

FRÉDÉRIC LEPAGE

ARGOS

OU L'AUTRE ODYSSEÉE

Préface de Nikos ALIAGAS

ROMAN



JACQUES-MARIE
LAFFONT
ÉDITIONS



ARGOS
OU L'AUTRE ODYSSEE

Retrouvez tous nos ouvrages sur
JMLAFFONT-EDITIONS.COM

Crédits

Composition graphique et typographique

© Arts & Artists Agency

© S.Pyrite

ISBN 978-2-488325-76-9 – Format PDF

© Jacques-Marie Laffont Éditions, Paris, 2026. *Tous droits réservés.*

LDLGROUPE.FR

LDL – 51 rue Condorcet, 75009 Paris.

FRÉDÉRIC LEPAGE

ARGOS

OU L'AUTRE ODYSSEÉ

Préface de Nikos ALIAGAS

JACQUES-MARIE
LAFFONT
ÉDITIONS

Cette page est vierge dans l'édition papier.

PRÉFACE

Il y a, dans l'esprit grec, une manière unique d'habiter le monde. Une attention au visible qui ne dissipe jamais le mystère de l'indicible. Une conscience où le destin se joue autant dans les gestes éclatants que dans les silences qui nous entourent. *Argos ou L'Autre Odyssée* de Frédéric Lepage s'inscrit dans cette tradition profonde où le mythe ne se fige jamais, où il demeure un mouvement perpétuel, collectif et personnel et cette matière vivante se transforme au fil des époques sans jamais perdre de son essence.

La Grèce que convoque l'auteur n'est pas celle des ruines immobiles ni des récits figés dans le marbre. Elle est vibration. Elle est mémoire active et rétroactive qui ne se contente pas de conserver mais qui agit. À l'instar de Nikos Kazantzakis qui, dans *L'Odyssée : une suite moderne*, prolongeait le voyage d'Ulysse pour en faire une quête intérieure inachevée, ou de James Joyce qui, dans *Ulysse*, inscrivait l'épopée dans le quotidien d'un homme ordinaire, Lepage opère un déplacement encore plus discret, presque secret. Il choisit de se tenir au bord du dialogue des humains pour n'en garder que le

souffle. Un territoire où les dieux circulent encore dans les interstices du réel, où chaque être porte en lui une part d'invisible. Mais son geste le plus décisif détourne le regard du héros. L'auteur laisse Ulysse à sa destinée pour se rapprocher du chien Argos.

La figure canine, chez les Grecs, évoque d'emblée Diogène de Sinope, ce philosophe qui choisit la simplicité radicale pour mieux dévoiler l'essentiel, souvent avec une ironie tranchante que l'on dira « cynique ». Argos ne lui ressemble pas, pourtant il prolonge, à sa manière, cette sagesse instinctive. Il ne pense pas le monde, il le ressent. La bête est maladroite, craintive, parfois pataude. Elle échappe à la bravoure attendue, aux codes de la conquête. Mais elle se souvient quand les hommes oublient. Argos révèle ce que les hommes, emportés par leurs ambitions, ne voient plus.

Frédéric Lepage ne réécrit pas l'Odyssée. Il la déplace. Il la retire du seul registre de l'épopée pour la rendre plus intérieure. Derrière chaque héros, il y a un témoin silencieux. Celui qui voit sans être vu, celui qui aime sans être célébré. L'auteur met en lumière la présence plutôt que l'exploit. Le regard contre la conquête à travers un être de second plan qui perçoit pourtant le temps long de l'existence, loin de l'arrogance du présent des mortels.

À cette échelle les certitudes s'effilochent, les dieux s'amusent et les protagonistes se confondent dans leurs doutes. Même le héros devient une construction, parfois une illusion. Ce qui demeure intact, en revanche, c'est le lien. Le lien silencieux que l'histoire oublie mais que la mémoire conserve. Argos incarne cette fidélité sans condition. Le lien ne s'explique pas, qui ne se négocie

pas. Cette fidélité qui traverse tout, les croyances, la distance et l'absence. Et c'est peut-être là que se tient la véritable grandeur. Dans cette capacité à aimer sans attendre de reconnaissance. À rester en éveil quand tout s'effondre.

Argos porte dans son nom même une contradiction grecque, il signifie à la fois la vitesse et l'immobilité, la lumière et l'effacement, comme si être fidèle consistait précisément à demeurer là, au seuil, sans fuir ni conquérir. Ce livre propose une traversée du temps et des êtres.

Dans son exploration, Frédéric Lepage nous invite avec justesse à découvrir que l'essentiel se tient souvent à la lisière du visible. Dans la conscience d'un regard, dans sa patience aussi. Pénélope attend le retour de son mari, Télémaque celui de son père. Argos, celui de l'Homme. Le poète prix Nobel de littérature Georges Séféris l'a bien compris lorsqu'il dit que dans un monde qui se rétrécit, il faut chercher l'homme. Même là où il s'est absenté de lui-même. De la même façon, il faut toujours revenir à Ithaque pour retrouver son chemin. Là-bas, il existe encore un chien qui nous rappelle à notre humanité.

Nikos Aliagas

Cette page est vierge dans l'édition papier.

*À mon père, Pierre Latreyte, qui affronta Charybde et Scylla,
et accomplit jusqu'à la fin ce qu'il crut être son devoir. Avec
toute l'admiration que je ne lui ai jamais exprimée de son vivant.*

Cette page est vierge dans l'édition papier.

*Athéna : « Ne le fais pas pour réussir,
mais pour qu'on s'en souviene. »*

Cette page est vierge dans l'édition papier.

AVANT-PROPOS

Les dieux de l'Olympe sont facétieux. Ils deviennent bêtes sauvages quand l'envie les saisit, et prêtent aux animaux des traits et des pensées humaines lorsque cela sert leurs desseins. Pour séduire, tromper, punir ou éprouver les mortels, Zeus se matérialise en cygne ou taureau blanc, Poséidon, en cheval. Apollon, en dauphin. Dionysos, en lion.

Dans la Grèce antique, la frontière entre les êtres est une ligne tracée à la craie. Les divinités la dessinent ou l'effacent à leur gré. Les formes corporelles ne sont pas des prisons, mais des passages. On s'y glisse, on s'y attarde, on s'y égare parfois, puis on revient à sa forme première.

Imaginer que la faveur des dieux permette à un animal de devenir homme le temps d'un caprice ou d'un défi, ce n'est pas trahir Homère, mais entrer de plain-pied dans cet univers où les métamorphoses ne sont qu'une oscillation naturelle entre deux états du même être.

Cette page est vierge dans l'édition papier.

PREMIÈRE PARTIE

Cette page est vierge dans l'édition papier.

UN CHIEN DE ROI

La main de l'enfant tremble. Ce n'est pourtant pas la première fois qu'il voit une chienne de son père donner la vie. Mais celle-là lui est plus précieuse que son épée de bois, son cerceau d'airain et tous les miels de Niriton. Née un an avant lui, Aleta a veillé sur son berceau, son souffle a épousé le sien. D'un coup de langue, elle a endigué ses larmes et séché ses chagrins. Dès que les jambes du garçon se sont affermies, ils ont dévalé ensemble les pentes du mont Stavros et foulé tous les sentiers d'Ithaque. Ils ont parcouru les plateaux rocailloux, d'Exogi à la baie de Polis où la mer, quand le vent souffle, couvre d'une écume vivement évaporée les galets cuits et recuits. Haletant de joie et de fatigue, ils ont couru jusqu'à ce que le souffle leur manque. Télémaque s'est maintes fois écorché les genoux en fendant les buissons de thym et de myrte. Ils ont dispersé à grands cris et aboiements les bœufs crétois que Philétios, le jeune bouvier de son père, élève par centaines.

Aujourd'hui, Aleta s'épuise à libérer le cinquième de ses enfants. Quand la tâche s'achève, elle semble renaître, allégée, soulagée, seulement préoccupée de

les lécher vigoureusement : cinq boules encore moites, prolongées de pattes aux doigts qui s'écartèlent comme pour s'approprier l'espace de l'univers tout entier.

– Crois-tu qu'ils nous voient ? demande Télémaque à Philétios.

Celui-ci, un gaillard de vingt ans bâti comme Héraclès, se penche sur le nid de paille et de chiffons qu'Aleta a assemblé pendant la nuit dans le petit abri de pierres sèches, pour accueillir sa descendance.

– Ils n'ouvriront leurs yeux que dans une lune. D'ici là, ils doivent prendre des forces. Prions la déesse Hécate, protectrice des chiens, de les garder vifs et saufs.

Soudain, un spasme tord le corps de la chienne tandis qu'une grosse pêche dorée et veloutée se propulse vers le monde.

– Un retardataire ! s'exclame Philétios. Regarde comme il a l'air pressé.

Le chiot nouveau-né rampe aussi vite qu'il le peut... et s'éloigne, sans s'en rendre compte, des mamelles de sa mère, où se sont abouchés ses frères !

– Pressé, ou stupide ? demande Télémaque.

L'enfant place sa main au sol, paume en l'air, devant le fuyard qui s'y hisse sans peine. Puis il le ramène vers le flanc de sa mère. Le chiot se précipite alors vers son premier repas.



Ulysse, accroupi sous un figuier, taille en silence la poignée d'un arc. Le bois grince sous la lame de son couteau, et une pluie de copeaux danse à ses pieds. Le roi a

trente ans : l'âge où l'on se méfie des enthousiasmes sans les renier encore. Il a le front large, les tempes veinées d'ombre, et le regard fixe d'un homme dont plusieurs idées simultanées habitent les pensées.

Quand l'ombre de Télémaque s'étire sur la terre battue, il lève la tête. Son fils a les bras serrés contre sa poitrine.

– Tu es encore tombé de cheval ?

– Non, père. Regarde.

L'enfant avance d'un pas. Il ouvre sa tunique : au creux d'un linge, un chiot minuscule gigote doucement.

– Il est né le dernier. Il voulait fuir, je crois. Il filait dans le mauvais sens !

Ulysse s'essuie les mains. Puis, il s'agenouille.

– Montre-le moi. Il doit apprendre à reconnaître son roi.

Télémaque dépose le petit corps dans les paumes de son père. Celui-ci donne son cou et ses joues à sentir au chiot qui, d'abord figé, se met à les flairer. Puis, il explore la main calleuse, lèche doucement la base du pouce. Ulysse le soulève et observe la bosse que forment les yeux clos, le tremblement des pattes qui cherchent appui sur l'air.

– Il m'a senti. Il se rappellera mon odeur pour le reste de sa vie. Nous l'appellerons Argos.

– Pourquoi ? demande l'enfant.

– Tu m'as dit qu'il s'échappait. Argos est le mot qui désigne les êtres ayant reçu des dieux le don de la vitesse et de l'agilité.

– Il sera fort, aussi. Regarde ses pattes. Elles sont si grosses.

– Ce sera un grand chien. Un chien de roi. Comme le promet son nom, il courra bien. Dans quelques mois, il deviendra mon meilleur chasseur.

On voit souvent, quelques semaines plus tard, Argos et Télémaque cavalier l'un après l'autre dans les couloirs – simples corridors de terre battue, dure et lissée, séparant les édifices qui constituent le palais. Ils s'élancent au risque de faire chuter les trépieds porteurs de feu et les repose-pieds, de briser les torches à huile ou de bousculer les servantes et les esclaves.

L'animal grandit, grandit et grandit encore. Au bout d'une année, ils pèsent, l'enfant et lui, le même poids : un talent et demi¹. Nul doute : la déesse Hécate a accéléré la croissance de son sujet.

Argos appartient à la race des molosses de l'Épire, créée, à force de croisements, par les tribus d'un royaume situé au nord de la Grèce, le long de la côte ionienne. Ces hommes ont voulu façonner une lignée de chiens-forteresses, bêtes imposantes, tête carrée et poil ras, taillées pour la chasse et le combat. Leur col est habillé d'une peau surabondante, afin que la morsure de leurs adversaires se noie dans ses replis. Argos ressemble en tous points à ce portrait, mais ses yeux implorateurs en forme d'amande, la douceur de son pelage, sa manière de mendier des caresses, et ses airs de ne jamais savoir s'il vit ou rêve, font douter de sa férocité.

Télémaque aime marcher avec Argos jusqu'à la baie de Sarakiniko. Il joue à faire ricocher des galets sur une eau que ne ride aucune vague, ou à courir d'un bout à l'autre de la crique. Quand la fatigue le gagne, il s'allonge à l'ombre d'un olivier, à la lisière de la plage : il doit protéger sa peau d'un bronzage peu digne d'un

1. Environ quarante kilos.

notable... Parfois, des pêcheurs qui cabotent autour de l'île reconnaissent le petit prince. Ils accostent alors pour lui offrir quelques-uns des fruits et des fromages que leurs épouses ont préparés pour eux. Ils lancent à Argos des branches de caroubiers tombées à l'eau, blanchies et durcies par la mer. Le chien les rattrape à toute vitesse. Un combat s'engage quand Télémaque tente de les récupérer dans sa gueule, tandis qu'Argos, qui aime leur goût salé, ne veut pas s'en priver. Le garçon finit toujours par l'emporter en utilisant une prise diabolique : une chatouille sur le ventre du chien, qui provoque le desserrement des mâchoires.

Ce jour-là, quand les pêcheurs sont repartis, et que les deux compagnons se mettent en marche vers le palais, un lièvre s'immobilise, à une centaine de coudées, au milieu de leur sentier. Il semble évaluer leur degré de nuisance avant de décider que la fuite lui évitera de se poser la question.

– Attrape-le, Argos, attrape-le ! Bien mijoté, il nous fera un bon ragoût !

Le chien perçoit l'enthousiasme de son petit maître. Comme si celui-ci agissait directement sur son cerveau, il se catapulte vers la proie, qui disparaît dans la forêt. Télémaque s'élance derrière eux.

Le lièvre glisse sous les ramures basses des arbousiers et des lauriers-roses, saute facilement par-dessus les racines des chênes, se faufile sans encombre entre les buissons de romarin ou de lavande. Argos, lui, s'emmêle les pattes dans les ronces et peine à traverser les cistes aux feuilles velues et gluantes. Les massifs de chardons épineux ralentissent sa course. Au sortir des broussailles,